

« Des orphelins »

Lorraine Camerlain

Numéro 44, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1987). Compte rendu de [« Des orphelins »]. *Jeu*, (44), 197–198.

mise en scène, ce *Cercle de craie caucasien* n'arrivait pas, cependant, à pleinement déployer la force de la partition de Brecht. Certaines scènes, comme celle de la traversée du précipice ou celle où Azdak est battu par les soldats, étaient vidées de leur tension dramatique, indissociable de leur sens. Le parti pris de jeu clownesque demeurait trop timide, et cette retenue, dans un style qui, pourtant, pouvait rendre la violence de la pièce, nuisait au rendu de la puissance de la fable. Aussi, la structure binaire de la pièce, où s'oppose le monde de Grusha et d'Azdak à celui des gouverneurs, s'accordait mal au nouveau cadre — une dispute entre les nations de la terre — qu'on lui avait donné.

paul lefebvre

«des orphelins»

Texte de Lyle Kessler; traduction: Louison Danis. Mise en scène: Jacques Rossi; régie: Michèle Normandin; décors: Guy Neveu; costumes: Dalia Chauveau; éclairages: Claude Accolas; bande sonore: André Lacoste (musique de Pat Metheny). Avec Luc Gouin (Philippe), Jean-René Ouellet (Harold) et Gildor Roy (Thibo). Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 22 janvier au 28 février 1987.

Trop tôt orphelin et vite devenu voleur de pacotille, Thibo tient son jeune frère Philippe enfermé dans un appartement minable, prétextant l'asthme dont souffre ce dernier pour l'empêcher de sortir; question de vie ou de mort, scande-t-il sans cesse au plus jeune. À la base de la captivité de Philippe: les bons sentiments engendrés par le désir de Thibo de surprotéger son frère depuis la mort prématurée de leur mère. Lors d'une «sortie quotidienne», Thibo fait la rencontre de Harold, mystérieux homme d'affaires, dans un bar sordide. Profitant de ce que Harold est ivre mort, Thibo le kidnappe et le ramène chez lui dans le but d'obtenir un rançon. Peine perdue, «le plus gros coup» de Thibo avortera, car Harold est un person-

nage de la pègre dont tout le monde veut la peau: personne ne versera pour sa vie le moindre dollar. Dans un élan paternel, touché autant par la candeur et la soif de connaître «le dehors» de Philippe que par le caractère de jeune loup de Thibo, dont l'émotivité exacerbée ne peut qu'être gage de maladresses juvéniles, Harold prend à sa charge les délinquants dans l'intention de leur donner l'éducation qui leur manque (et qui faisait également défaut autrefois à l'orphelin qu'il est lui-même). La situation tourne: l'otage reprend le pouvoir et «adopte» ses jeunes agresseurs. Ainsi s'établit-il entre ces trois hommes une relation père-fils (déjà esquissée dans le rapport de Thibo avec Philippe) qui, visiblement, leur est fondamentale. Tous trois sont *des orphelins...* de même famille.

Quoique récemment créé¹, le texte de Lyle Kessler est de facture classique. Sans âge véritable, la pièce met en jeu une thématique et un système de valeurs qui n'étonnent guère de la part d'un auteur américain dont on situe volontiers l'oeuvre à la croisée de celles de Pinter et de Shepard.

En outre, la violence foncière, le langage cru, l'émotivité à fleur de peau et la quête profondément individuelle d'un «territoire», d'un espace vital des protagonistes ne sont pas sans lien avec l'épopée «westernienne». Après avoir traîné sa bosse dans les méandres du monde interlope et «réussi» à se gagner une image apparemment sans faille, Harold se laisse toucher, fatalement, par des orphelins dont l'image même constitue sa hantise, lui rappelant sa propre condition originelle de solitaire. À chaque pays ses Tit-Coq: se tournant vers les valeurs et la morale acceptées et endossant une paternité bénéfique qui devrait le laver de toutes ses souillures en lui permettant d'offrir à ses jeunes semblables le droit chemin (l'aisance et la

1. Créée à Los Angeles en 1983, la pièce a été reprise Off-Broadway en 1985. Ginette Michaud et Gilles Lapointe ont rendu compte de la production newyorkaise de *Orphans* dans *Jeu* 37, p. 174-176.



Une double relation père-fils : entre les deux frères (à gauche : Gildor Roy et Luc Guoin), et entre l'otage et ses ravisseurs (à droite : Luc Guoin et Jean-René Ouellet).

sécurité matérielle, en premier lieu), Harold signe pourtant son arrêt de mort. Christique et mélo à souhait, le drame de Kessler, qui n'est pas sans humour (du rire jaune de la dérision), incarne habilement la fatalité du destin des *bommes*² pris au piège d'une profonde solitude, *déroutante*.

La production de la N.C.T. a su mettre en valeur les propositions textuelles les plus évidentes, insistant fortement (jeunesse et public obligeant) sur la délinquance de Thibo, le paternalisme instinctif du plus vieux des trois orphelins et la naïveté (ici un peu trop « délicate » à mon sens) du plus jeune. La mise en scène a cependant détourné le texte de sa dimension hyperréaliste, ce qui en a atténué les tensions fondamentales et les fondements typiquement américains. Le personnage de Thibo, brillamment interprété par Gildor Roy, révélait dans tous ses gestes, dans ses attitudes et ses intonations, sa délinquance profonde, sa déroute émotionnelle. Ceux de Philippe et de Harold, quoique bien joués, m'ont paru décolorés, plus fortement axés sur des valeurs morales attendris-

santes (de rachat) que sur le fait qu'ils sont eux aussi du monde « des orphelins » et se rattachent ainsi fondamentalement à la même « histoire » que Thibo.

Iorraine Camerlain

2. La femme, exclue de la pièce, constitue un territoire affectif idyllique mais dangereux. La vénération que porte le jeune Philippe à un soulier de femme et la rage de Thibo au moment où il s'en aperçoit témoignent d'un autre volet de la déroute de ces orphelins.